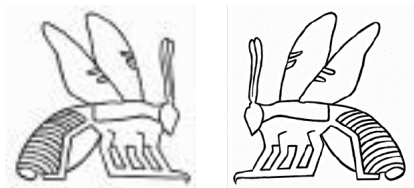


Claude CATTEY



LE SEIGNEUR DES ABEILLES

Editions du  Choucas

*A Maya l'abeille.
Mon abeille.
Sans elle, son obstination,
Ce roman ne serait aujourd'hui
Qu'un fichier abandonné,
Oublié,
Dans la mémoire de mon ordinateur.*

PRÉFACE

Le roman qu'on va lire est rare : l'auteur en effet est non seulement un informaticien très compétent, mais un bon connaisseur des abeilles. Les manipulations ultra fines qui, en greffant de minuscules microprocesseurs sur une abeille, aboutissent à la transformer en robot aux ordres de l'homme pourront paraître extravagantes : **or elles ont déjà été réalisées!** Non pas sans doute avec la perfection qu'imagine l'auteur qui nous transporte au XXI^e siècle : mais ce siècle n'est-il pas très près de nous? On a déjà fabriqué une abeille qui danse et indique, j'allais dire à ses "congénères", la direction qu'il faut suivre et elles obéissent! Il ne faut donc qu'un peu plus de perfectionnements pour parvenir à une situation telle qu'elle est évoquée par Claude Cattey...

En le lisant, je me suis pris à rêver à cette technologie immensément perfectionnée dans laquelle nous nous aventurons et à celle plus perfectionnée encore de l'être vivant avec son ultra miniaturisation : les moucheron Myamrides ne sont pas plus gros que le point sur la lettre i... Ils renferment pourtant la double hélice vectrice de l'hérédité et tout ce qu'il leur faut pour se reproduire. Je songe, et je ne suis pas le seul, que pour aller plus loin dans la miniaturisation, il faudra sans doute imiter l'être vivant en employant des matériaux biologiques...

Quoi qu'il en soit, si vous jetez un coup d'œil dans ce roman, vous ne pourrez plus vous en arracher jusqu'à la fin... Et en pensant que cette technologie n'est peut être pas pour demain mais probablement pour après demain, vous ne vous défendrez pas d'une certaine épouvante...

Rémy Chauvin

Professeur Honoraire à la Sorbonne



*Aristée,
fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène.
Il apprit des nymphes
l'art d'élever les abeilles¹*

Tour à tour grave puis gai, Brice Marnaz renouait avec le passé. Il avait quitté le siège de l'Institut Européen de Recherche installé dans la "Tour sans Fin" haute de 393 mètres, la dernière de celles érigées dans le quartier de la Défense. Il avait délaissé son laboratoire enfoui profondément sous la tour, dans un de ces nombreux dômes de béton reliés à la surface par des puits hélicoïdaux et qui constituent aujourd'hui une véritable ville souterraine.

Sous leurs voûtes capables de résister aux formidables pressions du sol qui, à cent mètres de profondeur atteignent cinquante tonnes par mètre carré, tels des termites, des milliers d'hommes et de femmes s'affairent loin de la lumière naturelle. Prévus à l'origine pour recevoir des déchetteries, des stations d'épuration, ces espaces ont été progressivement étendus à d'autres activités. On y trouve maintenant des aires de stockage et d'entretien, des studios de communication et depuis peu, des centres commerciaux interactifs à plusieurs étages.

Au milieu d'une foule dense, indifférente, figée sur les escalators, rapidement, sans même se retourner, Brice s'était

dirigé vers une station Taxi-2000 toute proche. Une minute à peine après avoir coupé le rayon d'accès au quai, porte largement rabattue, une navette sans conducteur et à traction magnétique du réseau PRT l'avait cueilli. Il avait introduit sa carte personnelle dans l'ordinateur de bord, pianoté sa destination et s'était laissé embarquer silencieusement à petite vitesse mais sans arrêts intermédiaires, vers la banlieue sud de la capitale. Arrivé au coeur de la zone 235, en récupérant sa carte il avait tout à la fois réglé sa course par débit automatique de son compte à un prix à peine supérieur à celui d'un ticket de métro et libéré du même coup la navette qui était repartie vers son aire de stationnement la plus proche.

Toujours à l'aide de sa carte, Brice avait appelé sa voiture personnelle interdite dans la capitale. Depuis des mois elle l'attendait au fond d'un parking de longue durée. Elle était arrivée sur sa plate-forme quelques minutes après, encore humide de son passage sous le tunnel de lavage.

Des heures durant il avait somnolé sur son siège pendant que son véhicule guidé par le rail électromagnétique de la voie rapide de l'autoroute l'emportait vers les Alpes. Prises en charge par le satellite GPS, les voitures roulaient en files serrées, à très grande vitesse et en toute sécurité. Il avait ensuite poursuivi sa route en pilotage automatique, dirigé par les balises qui bordent la départementale. Ici enfin et en l'absence de tout système d'assistance routière, il avait basculé l'ordinateur de bord sur la conduite manuelle et prit le volant en mains.

En ces lieux reculés, tout était encore pudeur. Le hameau ne s'offrait pas immédiatement : ses maisons aux murs blancs et aux balcons de bois débordants de géraniums s'appuyaient discrètement derrière chaque croupe herbeuse et lui conservaient aujourd'hui encore le charme désuet de la fin du vingtième siècle. Le lieu n'était plus habité que par quelques couples de retraités et

deux ou trois citadins qui avaient préféré fuir le mal vivre des villes et trouver ici une existence sinon idéale, du moins meilleure. Il n'y avait plus de jeunes et l'école était fermée depuis belle lurette. Seules échappées apparentes, le ciel par-dessus les têtes et cette route qui contournait le calvaire avant de prolonger sa chaussée empierrée jusqu'à un dernier plateau jadis paradis des skieurs de fond.

Là-haut, par-delà la tête noire de la Chaille, la lune rivalisait piteusement avec les projecteurs bleus qui balayaient une chaussée s'élevant régulièrement, sans à-coups, laissant la vallée tantôt à gauche, tantôt à droite. A mi-parcours, Brice n'avait pu résister plus longtemps : il s'était garé face à la cascade du Nant pour s'y désaltérer longuement. En débouchant au Collet il avait hésité un tantinet, puis fouillé de ses phares le bas côté pour s'assurer du chemin qui menait à ce lourd chalet qui l'attendait là, à droite, tapis dans l'ombre de la nuit.

En coupant le moteur Brice avait tendu l'oreille, croyant entendre comme jadis ces bruits familiers gardés au fond de sa mémoire, faits de sonnailles et de jappements de chiens en mal de sommeil.

Mais non. Rien.

Rien d'autre que le bruit léger du vent qui courait alors sur le vaste plateau et chantait dans les cimes des sapins.

Totalement immergé dans la fraîcheur de ce premier matin, bien campé sur le balcon du chalet ancré solidement dans la roche, Brice écoute le gargouillis de la source qui jaillit à la lumière, claire, glacée, mais porteuse de saveurs subtiles et indéfinissables. Calme, serein, par tous ses sens, il s'imprègne de tout ce qui émane d'une terre retrouvée. Devant lui, alpage immense depuis longtemps abandonné, le plateau s'étend jusqu'à une dernière sapinière accrochée aux pentes du massif de la Québlette qui barre l'horizon. Par-delà Dran, à droite, sa vue porte

jusqu'à la chapelle lézardée de Notre-Dame-des-Neiges. A gauche, bien après les vastes étendues de la Métralière, il entr'aperçoit des amas de pierres, seuls vestiges des chalets de la Jode. En bout de la chaîne de montagnes il distingue maintenant le Pas du Loup, cette étroiture qui conduit aux Auges, à ses refuges effondrés, invisibles d'ici, mais qui, à près de 2000 mètres d'altitude, font face aux Aravis et au Mont-Blanc.

Délaissés, livrés à eux-mêmes, dans ce début d'été, les alpages lui offrent toutes ces fleurs, hier encore protégées et devenues maintenant envahissantes. Il y a là des nappes entières de grandes astrances, des tapis de gentianes pourpres, des aconits, des nigritelles, des herbes à plumets, des carlines, des lunaires et, dans les recoins frais et ombragés, des lis martagon et safranés que côtoient des buissons entiers de rhododendrons.

Ces prés, ces bois, ces roches et ces tourbières, Brice les connaît parfaitement. Il entrevoit comme dans un rêve ses escapades de gosse quand, parfois seul, souvent accompagné, il partait aux champignons, tâtait en douce de la petite braconnne en posant des pièges avec le Bove, arrachait les racines des gentianes dans l'équipe à l'Anthoine, aidait Bouveraz à rameuter les troupeaux souvent égarés du côté de la Mandrolière ou écoutait des heures durant la vieille Delphine d'Entremont se faire l'écho de ces lieux chargés d'histoire.



Tel Pétrarque monté sur sa colline, Brice s'est retiré ici par réflexe. Il n'a rien de spécial à y faire. Il veut seulement prendre sagement le temps de la réflexion, contempler le paysage, écouter la nature, voir d'en haut ceux qui, en bas, courbent l'échine. Fixé à la façade de bois du vieux chalet, le cadran solaire le lui rappelle sagement : "Carpe Diem" - mets à profit le jour présent.

Il est arrivé à ce stade où seules les émotions et leurs perceptions peuvent encore asseoir ses facultés de raisonnement. Il s'est réfugié ici pour se ressourcer et prendre en toute quiétude les décisions qui vont engager son avenir. Il est devenu brutalement méfiant à l'égard de ce rationalisme qui l'a guidé jusqu'à présent. Il éprouve tout à coup une forte envie de balayer tous ces concepts de l'intelligence artificielle qui rejettent les sensations physiques et les sentiments les plus profonds.

En venant ici, il espère ranimer des souvenirs de jeunesse, retrouver un peu de ce grand-père qui l'avait en partie éduqué dans ce cadre sauvage, comme Rousseau avait entraîné Emile dans la forêt pour qu'il y soit élevé loin d'une société qui corrompt des moeurs originellement bonnes.

Il lui a fallu plus de trente ans pour en arriver là. Lui, ce spécialiste de l'informatique, cet as de la miniaturisation et de la nanotechnologie se retrouve licencié sans autre motif que celui d'être jugé déjà trop âgé pour repousser plus loin encore les limites de son art. Cette société ne veut plus de lui et il n'a même pas tenté de s'y raccrocher d'une façon ou d'une autre. Il s'en est éloigné sans tenter de se défendre, sans même essayer de plaider sa cause. Depuis quelques temps déjà il était saturé de cette vie sociale conditionnée où, comme tous ses concitoyens, il était tout à la fois prisonnier et asservi dans un environnement électronique, robotisé, l'immergeant dans une virtualité enjôleuse sans jamais lui accorder une part de rêve.

Il ne s'avoue pas vaincu pour autant.

Comme tous ses collègues, il commençait sa journée tôt le matin en sélectionnant et en analysant les informations prétraitées qu'il trouvait dès son arrivée sur les périphériques de son ordinateur. Il partageait le reste de ses journées entre la recherche pure, les applications pratiques et les réunions avec les membres de son staff qui l'entraînaient parfois tard en soirée. Entre temps, il sacrifiait une heure à peine aux deux passages routiniers à la cafétéria, avalant sans grand plaisir quelques repas toujours insipides où vitamines, antioxydants, acides spécifiques savamment dosés prévenaient stress, malaises et autres maladies liées à un mode de vie dénaturé.

Les théâtres, les salles de spectacle et de cinéma étaient fermés depuis longtemps. Seules quelques scènes subventionnées réunissaient encore de temps à autre quelques invités, toujours les mêmes, pour des manifestations culturelles retransmises en direct et où la générosité de chacun était sollicitée en temps réel par carte à puce interposée.

La presse écrite avait disparu peu à peu, laissant place aux agences qui diffusaient instantanément sur les écrans télé les événements qui survenaient à travers le monde et que chacun pouvait esquiver ou approfondir sur simple commande vocale.

Tous les nouveaux titres sortaient maintenant sur disques et sur cartouches ; seuls quelques bibliophiles privilégiés pouvaient encore manipuler des livres anciens pour leur seul plaisir égoïste.

Brice terminait sa journée dans la solitude d'un petit appartement où il vivait en célibataire, sans autre compagne que la réalité virtuelle offerte par un salon équipé en vidéospace. Par une simple commande et selon son humeur du moment, il modifiait les tons du papier peint, s'installait dans une ambiance relaxante aux couleurs orangées ou sélectionnait les teintes bleues incitant au travail. Des diffuseurs associaient ces choix à des parfums synthétiques dont la gamme s'étalait du café chaud à l'heure du réveil, au cognac ou au tilleul-menthe en fin de soirée. Accompagnant chaque mouvement, les sièges autonettoyants et traités antiacariens s'adaptaient instantanément au corps. Leurs carcasses enveloppantes recelaient des dispositifs conçus pour dévier les ondes telluriques négatives.

Il restait parfois des heures face à des images agitées, colorées et bruyantes où sa seule intervention consistait à choisir ses propres émissions en fonction de critères subjectifs. Las de ces séries qui inondaient désormais les écrans, il lui arrivait parfois de zapper vocalement pour participer par clones interposés à des soirées bridges, littéraires, voire sexy.

Quand le sommeil le gagnait il se sentait un peu perdu, souvent angoissé, toujours triste d'avoir dû s'intégrer physiquement à des images et à des situations sur l'instant fort agréables mais qui lui laissaient toujours le goût amer d'une frustration impossible à combler.

Brice avait travaillé en collaboration étroite avec les chercheurs et les scientifiques les plus éminents des centres et des instituts les plus réputés d'Europe. Il avait adapté ses machines et ses programmes à leurs demandes les plus extravagantes. Pour cela, il avait passé des heures à les observer dans leurs manipulations. Il avait noté leurs manières de disséquer, fouiller,

sonder, couper jusqu'au plus profond des cellules humaines et animales.

Il avait souvent mis la main à l'outil pour positionner, expérimenter, tester ses matériels. Il avait poussé la fibre de verre, inséré la céramique, infiltré la sonde d'acier ou fixé l'électrode avec une sûreté qui forçait l'admiration des spécialistes. Il avait établi sa réputation sur des câblages électroniques insensés lors de miniaturisations de robots et de leurres de sa conception. Ses capteurs à peine implantés, il s'installait devant ses écrans sous l'aura électromagnétique qui lui tenait lieu de vidéocasque, lançait ses ordres à l'ordinateur par un laryngophone de son invention qui évitait toute interférence. C'était toujours avec une satisfaction évidente qu'il cédait la place au scientifique du moment avec la certitude d'avoir rempli son contrat.

Au fil des années, il avait créé et adapté des outils, des sondes, des capteurs, mais aussi des programmes de recherche dans les domaines très variés de l'infiniment petit. Il avait fouillé jusqu'aux neurones du cerveau, observé les mécanismes de la phagocytose chez les globules blancs, prélevé les venins de guêpes et d'abeilles, mis au point les techniques d'insémination artificielle chez les variétés de coccinelles utilisées dans la lutte intégrée. Il avait collaboré à des études plus ou moins fantaisistes mais toujours bien subventionnées et qui n'avaient eu parfois que le mérite de lui permettre d'affiner, de perfectionner ses matériels ou ses programmes.

Sur ce plateau élevé, isolé et sauvage il prendra le temps. Le temps de se retrouver d'abord. Ici, il vivra vrai, il suivra à pied les chemins raboteux qui mènent aux forêts somptueuses où quelques chamois cohabitent encore avec les blanchots aux pointes d'oreilles teintées de noir. Avec un peu de chance, il saura surprendre les ébats de quelques bartavelles ou écouter le chant baroque d'un coq de bruyère. Il visitera les tourbières étranges,

peuplées de plantes carnivores et d'animaux inquiétants. Il traversera les alpages herbeux et fleuris pour gagner les massifs calcaires et aller à la découverte d'edelweiss duveteux.

Ici au moins, il échappera à ce temps réel, mondial, aux images instantanées, dirigées, identiques pour tous, assurant du lieu de travail jusqu'au domicile un conditionnement social absolu, figeant, pétrifiant toute initiative personnelle. Un peu comme à l'époque de ses douze ans, quand il rentrait mouillé de sueur ou trempé par la pluie, les genoux couronnés mais le teint hâlé, il mènera cette vie que d'autres qualifieraient de sauvage, de cyberhippie. Il en est certain, son teint gris de citadin troglodyte disparaîtra en même temps que son cerveau sera lavé de toutes ces souillures accumulées par des années d'interactivité généralisée.

Au fond, il est heureux de cet avatar inattendu. Le destin a rompu pour lui le seul lien qu'il n'aurait jamais osé trancher.